



SOEUR LEONIE MARIANI

1897 - 1989

Ersilia MARIANI naît le 27 Juin 1897 à Foligno, petite ville de l'Ombrie en Italie. Elle entre au Séminaire de Sienne le 17 février 1918 et y prend l'habit au mois de mars 1919. A sa sortie du Séminaire, elle commence par faire la classe puis en 1925, c'est le premier départ. Elle quitte le ciel bleu et le soleil de son pays pour le ciel gris et les brumes du Nord.

La voilà en France puis en Belgique au service des mineurs. Pour mieux les servir, elle prépare un diplôme d'infirmière. "J'ai alors suivi des cours destinés aux jeunes étudiants en médecine", racontait-elle plus tard et avec un sourire modeste, elle ajoutait: c'est peut-être pour cela que je suis plus calée que d'autres. "Combien de pauvres, de malades, profiteront de ses talents d'infirmière tout au cours de sa longue vie. Pour l'instant, ses compétences nouvellement acquises lui permettent de faire au mieux les inspections sanitaires dont elle est chargée dans le milieu des mineurs. Elle y a vite repéré un certain nombre de familles italiennes. Avec ces exilés venus dans le pays du Nord pour y trouver du travail, les contacts sont plus faciles et c'est souvent entourée de leurs "bambinis" que Soeur Léonie entreprend ses tournées recommandant souvent : "Ne vous écartez pas, tenez-moi bien par le tablier."

Il y a 10-ans déjà que Soeur Léonie parcourt ce "plat pays" et "ses chemins de pluie", soignant, conseillant, consolant, encourageant, car elle les aime ses mineurs aux noirs visages. Et voici, qu'en Mars 1935, elle est appelée à la Communauté. Est-ce enfin la mission lointaine ? Le "sac bleu" est bientôt fait et Soeur Léonie débarque rue du Bac. Une bonne nouvelle l'y attend: Elle est désignée pour le Japon.

Mais "l'homme propose et Dieu dispose", Soeur Léonie ne mettra jamais le pied dans "les Iles fleuries". Que s'est-il passé ? Ma Soeur Roanney, à cette époque, supérieure de l'hôpital d'Ismailia sur le canal de Suez, réclamait avec insistance une soeur capable de s'occuper de la pharmacie.

Et voilà comment, alors que sont terminés tous ses préparatifs de départ pour le lointain Japon, ma Soeur Léonie entend Notre Mère Chapelain lui déclarer paisiblement: "Votre bateau pour le Japon doit passer par Ismaïlia. Vous y débarquerez. De là il vous sera toujours facile de reprendre la route du Japon, le jour où l'on vous demandera de le rejoindre." Qu'éprouve Soeur Léonie à ce changement de destination? Etonnement, regret, déception ? Quand plus tard elle racontera cette histoire, elle n'en dira rien.

Elle débarque donc à Ismaïlia. Elle va y rester un an, mais fatiguée par le climat, elle rentre en Italie. L'année 1940 la verra revenir, au Liban, cette fois et pour "ad multos annos", jusqu'à sa mort.

Depuis 1938, ma Soeur Roanney est Soeur Servante de l'hôpital du Sacré-Coeur. Elle n'a pas oublié sa compagne d'Ismaïlia, ni les compétences de celle-ci. C'est donc à la pharmacie de cet hôpital que nous retrouvons Soeur Léonie. Et elle n'y chôme guère. 1940, date de son arrivée à Beyrouth, est aussi l'année de l'entrée en guerre de l'Italie et, de ce fait, Soeur Léonie sera soumise à une surveillance policière qui heureusement restera légère. Cela ne l'empêchera nullement de vaquer à ses multiples occupations. En premier, la pharmacie de l'hôpital la réclame. C'est la guerre et les médicaments de première urgence manquent bien souvent. Grâce à son expérience de pharmacienne et à force d'ingéniosité, d'adresse, de débrouillardise, elle parvient à réaliser de véritables tours de force. Elle n'hésite pas à se rendre au port où arrivent des médicaments qui ne sont pas distribués et elle y choisit ce qui peut lui convenir. Il n'y a plus d'anesthésiques. Comment entreprendre les opérations nécessaires ? Soeur Léonie propose d'en fabriquer. Le chirurgien français reste sceptique mais il doit se rendre à l'évidence. Le produit fabriqué par Soeur Léonie a produit l'effet désiré.

A cette époque, les Français ont installé un hôpital militaire de campagne, l'hôpital Maurice Reutier, rue Clémenceau dans les locaux où se trouve actuellement la Chancellerie de l'Ambassade de France. Ce sera pour Soeur Léonie un nouveau champ d'activité... Tout cela ne suffit pas à épuiser la vitalité du "Stromboli", comme l'a gentiment surnommée ma Soeur Roanney. Soeur Léonie ira aider à la réorganisation de la pharmacie de Bhannès. Et ce seront d'hygiéniques marches à pied, de Bikfaya au sana, par tous les temps, hiver comme été.

C'est à ce propos que se situe un épisode qu'elle se plaisait à raconter, sans que l'on puisse en assurer la véracité, car Soeur Léonie aimait fabuler.

"Donc, racontait-elle, un soir, à la tombée de la nuit, sur cette route de montagne, elle se vit soudain escortée par un chien noir et d'aspect féroce. Persuadée qu'il était pour le moins une émanation du diable, elle traça sur lui un signe de croix qui prétendait-elle le mit immédiatement en fuite.

Le Meten ne sera pas son dernier champ d'action. La voici à Tripoli où le dispensaire a besoin de ses conseils et de son expérience. Prêtée d'abord à la maison, elle y sera définitivement placée en 1953, placement donné, prétendait-elle encore, par téléphone. En tout cas, cette fois-ci, c'est un bail qui s'ouvre devant elle: 1953... 1986 : 33 ans.

A Tripoli qui ne connaissait pas Soeur Léonie? Les habitués du quartier la voyaient, tous les matins, se diriger d'un pas ferme vers le dispensaire où une foule de pauvres l'attendaient déjà derrière la porte.

Les pauvres, ils ont été la passion de Soeur Léonie. Que n'aurait-elle pas fait pour eux ! De caractère difficile, prompte à s'emporter, même avec violence, elle sait être devant un pauvre ou un malade, toute compassion et tout dévouement.

Les pauvres du dispensaire, bien vite, ne lui suffisent plus. Ceux qui ne viennent pas à elle, c'est elle qui ira à eux. Et les trajets s'allongent : quartiers pauvres de Tripoli, villages voisins, mais aussi villages du Akkar si abandonné.

Après le repas, car les matinées sont entièrement réservées au dispensaire, Soeur Léonie s'embarque, aidée d'une jeune, employée ou aspirante à la Communauté, elle va du dispensaire au taxi, charriant cartons, caisses et valises, grandes bouteilles et petits flacons, boîtes de toutes dimensions. Tout ceci assaisonné de quelques interpellations bruyantes ou de reproches bien envoyés. Enfin tout est en place et c'est le départ pour le Akkar. Et l'on roule, cahin-caha. Toutes les routes ne sont pas goudronnées ! on monte, on descend, mais finalement on roule, quitte même, en cas de nécessité, à traverser un ou deux champs !

Et c'est l'arrivée. Le taxi s'arrête sur la place du village : cinq ou six maisons, mais des paillotes

des environs l'on a entendu le ronronnement du moteur... et les enfants de sortir de partout et d'accourir. Soeur Léonie les expédie en émissaires vers leurs parents et, rapidement affluent les clients, des femmes surtout, portant le ou les derniers nés sur les bras. Toute la marmaille piaille à qui mieux mieux. Un peu plus loin, un groupe d'hommes attend... que les femmes soient servies ! A chacune maintenant d'étaler sa misère mais notre Soeur Léonie ne s'en laisse pas accroire. La douceur n'est pas son charme. Elle bouscule ses clientes et les apostrophe de sa grosse voix bourrue :

"Quoi ? encore toi ! qu'est-ce que tu as encore ?" Ses clientes, habituées, laissent passer l'orage et devant la plaie que l'on découvre, la pâleur d'un bébé, Soeur Léonie n'est plus que patience, douceur, compétence. Elle soigne les yeux, nettoie les oreilles, multiplie les injections, panse les plaies. Le temps passe ; Soeur Léonie ne le sent pas passer : elle est toute à son affaire. Les pauvres et les malades sont sa part d'héritage. Mais attention à ne pas faire flamber le "Stromboli" !

"De la quinine, crie-t-elle à une femme dans son arabe cassé, tu demandes de la quinine ! Jamais ! Je vous l'ai déjà dit, pas de quinine !" Quelques années auparavant, les cas de malaria étaient nombreux dans la région et la quinine était le seul remède que l'on distribuait aux malades. Mais depuis, des insecticides avaient été répandus à tâche de supprimer les moustiques et les cas de malaria étaient devenus très rares. Seulement, les femmes, surchargées d'enfants avaient découvert que la quinine était un excellent remède pour "faire passer" celui qu'on attendait encore. Et cela Soeur Léonie ne le voulait pas. Jamais elle n'y consentirait. Tout au plus acceptait-elle de donner un ou deux comprimés à celle qui manifestement brûlait de fièvre.

Peu à peu les clientes se raréfient. Sirops, piqûres, comprimés, ont été distribués. A leur tour quelques hommes s'approchent, puis, alors que tout semble terminé et que Soeur Léonie commence à plier bagage, une voix s'élève :

"Il y a un tel qui est malade, il n'a pas pu se lever." Déjà Soeur Léonie est en route, son panier au bras et ce n'est qu'après avoir donné les derniers soins qu'elle remonte dans la voiture. En route pour le prochain village !

Il sera tard quand le taxi reprendra la route du retour, route qu'éclairaient les derniers feux du soleil couchant.

Et les années passent. Soeur Léonie continue à se dépenser au service des pauvres : pauvres de Tripoli, ou pauvres du Akkar, chrétiens ou musulmans qu'importe, ce sont toujours des pauvres, ceux dont le Christ a dit : "Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que vous le faites".

Au fil des années, par suite des événements qui se déroulent au Liban, les visites de Soeur Léonie au Akkar se feront plus rares ; elles cesseront même complètement vers 1960. Ce qui ne l'empêchera pas, en 1969, d'assumer son travail d'infirmière dans un camp mission à Quatlabé dans le Akkar. Écoutons le Père Georges Abou-Jaoudé : "J'avais demandé une infirmière à la Soeur Servante de Tripoli. A vrai dire, j'ai été un peu déçu lorsqu'on m'a proposé une... vieille soeur... Soeur Léonie, mais je n'ai rien dit.

Quelle n'a pas été mon agréable surprise lorsque, arrivé avec elle au village, je constatai son dévouement, sa bonté indescriptible avec les villageois, son zèle apostolique ainsi que son esprit missionnaire, sa connaissance des paysans et son adaptation merveilleuse à leur mentalité. Je peux dire, tout simplement, que j'ai été conquis".

Depuis bien des années, Soeur Léonie cultive un autre champ de miséricorde. C'est même pour elle l'oeuvre des oeuvres, celle qui lui tient le plus à coeur : L'Assistance des prisonniers.

Tout commença un matin de l'été 1962. Ce jour là, un médecin entra au dispensaire : "Ma Soeur, déclara-t-il à Soeur Léonie, venez faire un tour à la prison. Vous y verrez quelle saleté, quel désordre, quel abandon! Pas de pansements, un homme meurt faute d'injections... de fameux échantillons de morale aussi..."

Point ne fut besoin d'en dire plus. Déjà Soeur Léonie est prête. Saint Vincent ne lui a-t-il pas tracé la voie. En route pour le Sérail. Et panier bien rempli au bras, la voilà partie... Dans six pièces fortement grillées, grouillent, pêle-mêle, les condamnés de droit commun, de toutes races, de toutes couleurs, de toutes religions et pullulent aussi punaises, puces et poux.

Dès qu'ils ont reconnu la "Soeur de Charité", ils s'approchent des grilles et les demandes fusent:

"Ma Soeur... du linge, des vêtements, des pansements..."

Le 27 Novembre, l'autorisation ministérielle est obtenue. Au travail ! En trois mois, Dame Propreté s'installe : Nettoyage et désinfection, isolement des galeux, deux douches par semaine, machine à laver, flytox à volonté...

Soeur Léonie devient pour eux non seulement la Providence, mais aussi le Juge suprême. Le "Je le dirai à la soeur" menace aussi bien la mauvaise tête parmi les détenus que le dur parmi les geôliers. Le châtiment suprême n'est-il pas : "Ma soeur ne le regardez pas, il ne le mérite pas."

A ces hommes oisifs, livrés à eux-mêmes, Soeur Léonie constituera même une bibliothèque de 500 volumes en arabe et en français.

Dans le quartier de Kobbé, une caserne a été transformée en prison d'état pour les condamnés politiques. Le régime est plus sévère encore ; et dans ces locaux où il est défendu de parler à haute voix, les détenus, souvent cultivés, n'ont aucune occupation. Un des premiers soins de Soeur Léonie sera l'organisation de cours de langues et l'installation d'une bibliothèque.

Comme elle a su les aimer ses prisonniers et de quelle manière intelligente ! Que n'a-t-elle pas fait pour leur rendre la vie pénitenciaire moins pénible, leur apprendre différents travaux manuels artisanaux qui pouvaient occuper utilement leurs journées si longues, et leur procurer en même temps un peu d'argent gagné par eux. Il fallait les voir manier, avec adresse, de leurs mains rudes, les toutes petites perles fines et colorées dont ils tissaient bracelets, colliers et petits sacs. Qui l'eut imaginé auparavant !

Et que de lettres n'a-t-elle pas écrites à l'intention de ses amis les prisonniers et combien sa plume se faisait éloquente pour obtenir des secours en leur faveur. Pour eux aucune démarche ne lui coûtait. Elle savait intéresser à leur sort les plus hautes personnalités comme elle savait aussi entraîner par son exemple et sa parole tous ceux désireux de se dévouer à sa suite. Une vente des travaux des prisonniers devait-elle être organisée ? Le Frère Edouard, Frère des Ecoles Chrétiennes s'en chargeait avec ses garçons du collège. Une autre fois ce serait un centre du Rotary Club qui prendrait la relève. Et pour les fêtes, c'était grande liesse à la prison ! fêtes chrétiennes et musulmanes.

A Pâques, une messe était assurée aux Chrétiens. Pour la fête du Ramadan, un mouton entier, offert par la Communauté et rôti au feu régalaient tous les prisonniers. Gâteaux, fruits et douceurs l'accompagnaient.

Soeur Léonie n'oubliait pas non plus ceux pour lesquels cette détention était particulièrement pénible: les parents des prisonniers. Elle ne craignait pas d'aller jusqu'à Zghorta pour visiter des familles, leur donner des nouvelles et les encourager par une chaude sympathie. Inutile de dire l'affection des prisonniers pour celle qu'ils appelaient "la maman de tous". Ses visites étaient attendues avec impatience et lorsqu'elle dut les interrompre momentanément pour subir une opération, la soeur qui l'accompagnait habituellement et qui leur faisait la catéchèse revenait de la prison avec la mission de la saluer de leur part et de l'assurer de leur prière. Aux obsèques de Soeur Léonie, le Père Georges ABOU-JAUDE citera le témoignage admiratif de son frère, officier de la gendarmerie, commandant de la ville de Tripoli pendant plusieurs années : "Toutes les portes s'ouvriront devant Soeur Léonie, surtout les portes des prisons, parce qu'elle rayonnait la charité et l'amour."

De quel regard devait la suivre de Là-Haut Celui qui avait tant aimé et si bien servi les pauvres galériens. Et l'on croit entendre Saint Vincent redire, comme dans sa conférence du 18 octobre 1655 "lorsqu'une oeuvre n'a point d'auteur, on doit dire que c'est Dieu qui l'a faite. Mais quel est cet emploi ? C'est l'assistance des pauvres criminels. Ah ! mes soeurs, quel bonheur de servir ces pauvres forçats abandonnés entre les mains de personnes qui n'ont pas de pitié. Ce qui fait que Dieu a été touché de compassion et Il a voulu qu'ils fussent servis par ses propres filles puisque dire Fille de la Charité c'est dire Fille de Dieu."

Cette activité extérieure n'empêche pas Soeur Léonie de rendre service à l'intérieur de la Communauté. Là encore il faut accepter ses brusqueries, ses écarts de caractère, mais elle sait les faire oublier car elle est pleine de coeur. Les efforts qu'elle fait d'ailleurs au fil des années pour essayer de maîtriser ses accès de colère n'échappent pas à ses compagnes. Une soeur est-elle souffrante ? Soeur Léonie arrive en grommelant. Après avoir énergiquement secoué la "prétendue" malade et lui avoir même, non moins énergiquement "conseillé" de sortir de son lit, elle va se montrer l'infirmière la plus dévouée, la plus compétente, la plus attentionnée.

Le scénario est si connu qu'à la fin, il ne trouble plus personne.

A la récréation, ses mains adroites ne restent jamais oisives. Ses aiguilles tricotent layettes et chandails à l'intention des pauvres et sous ses doigts agiles naissent de ravissants bricolages qui feront la joie de ses compagnes aux jours de fête ou qui garniront les comptoirs des ventes de charité.

Un épisode de sa vie de communauté nous révélera un autre aspect de sa personnalité de vraie Fille de la Charité.

Un jour, il lui arriva de recevoir une gifle d'une de ses compagnes. Bien sûr, elle ne fit pas comme une de nos premières soeurs, Françoise Fanchon, qui, souffletée, tendis l'autre joue ; mais jamais elle n'en parla et si la chose parvint aux oreilles de la Soeur Servante, ce ne fut pas par elle. Lorsque la coupable s'accusa à la Soeur Servante, devant la communauté réunie à la récréation, d'avoir giflé une compagne, sans la nommer, Soeur Léonie, présente, n'ouvrit pas la bouche, ne leva pas les yeux de l'ouvrage auquel s'activaient ses mains. Le secret était pour le Roi.

Au fur et à mesure des années qui passent, la santé de Soeur Léonie s'affaiblit. Plusieurs opérations se succèdent. Une double pneumonie l'épuise. Remise, elle reprend immédiatement le travail. Peu à peu pourtant il lui faut accepter d'en faire moins, car elle atteint sa quatre-vingtième année. Le 12 février 1978, on fête sa soixantaine de vocation. La chanson composée à cette occasion rappelle le souvenir de sa devancière, la grande Barbe Angibouts qui, au service des galériens, souffrit, plus d'une fois, de les voir jeter à terre le bouillon et la viande qu'elle leur apportait, Soeur Léonie, à l'époque, assure encore un service aux prisons, mais un service de plus en plus faible.

Depuis 1971, la Communauté a quitté Tripoli pour s'installer à Dar-En-Nour. Soeur Léonie est encore restée quelque temps dans la vieille maison avec une compagne, mais, peu à peu, on déménage le dispensaire et Soeur Léonie rejoint la Communauté. En dehors des prisons qu'elle continue à visiter, elle s'occupe de l'aménagement du jardin et de l'installation du poulailler. Son caractère s'est amélioré ; elle cherche plus souvent à faire plaisir à ses compagnes. On la voit se détacher de beaucoup de choses auxquelles elle tenait. Sa vue baisse, elle s'essouffle très vite et prend facilement

froid. Le plus souvent maintenant on la retrouve maniant avec dextérité ses aiguilles à tricoter pour servir les pauvres jusqu'au bout.

En 1986 (elle a 89 ans); l'heure de la retraite sonne pour cette travailleuse infatigable. Le foyer Sainte Cécile de Bhannès lui ouvre ses portes. L'heure de la retraite, oui. L'heure du "farniente" non. Et dans sa petite chambre, entre lit et table, à côté des gros sacs qui contiennent d'innombrables pelotes de laine, bien souvent cadeaux arrivés d'Italie pour ses pauvres, Soeur Léonie tricote, taille, assemble. De ses mains sortent, comme par miracle, lainages, poupées, objets de toutes sortes qui seront vendus au profit de nos "maîtres" les pauvres.

Elle reçoit beaucoup de visites qu'elle accueille avec joie et cordialité. Elle a beaucoup d'histoires dans son sac et sait les raconter, souvent avec humour, aussi l'écouterait-on volontiers pendant des heures, mais ses mains ne lâchent pas pour cela leur ouvrage. Quand enfin elles sont lasses d'avoir tant travaillé, elles prennent le chapelet et les grains passent lentement entre les vieux doigts usés au service des malades.

De plus en plus, le visage de Soeur Léonie rayonne de paix et de sérénité. L'heure de la grande rencontre n'est pas loin.

"Quiconque aura aimé les pauvres pendant sa vie, verra sans effroi arriver le moment de sa mort" avait annoncé Saint Vincent.

Une fois de plus ces paroles vont se réaliser à la lettre. Relisons le récit que nous en a fait Soeur Otayek :

"9 juillet ! Le foyer Sainte Cécile fête sa Responsable, Soeur Letizia. Soeur Léonie va-t-elle troubler la fête en restant au lit ce jour-là ? Non ! Energique, elle se lève, assiste à la messe et veut aussi participer à la joie générale en venant prendre son petit déjeuner au réfectoire, auprès de "Ma Soeur". Au milieu du repas, elle ressent une gêne respiratoire et une nausée qui l'obligent à réintégrer sa chambre. Les premiers soins lui sont aussitôt donnés mais la respiration devenant de plus en plus pénible, le docteur est appelé. Il confirme la gravité de son état. Dans la matinée, le Père CORKET passe au Foyer pour la bénir. Il revient dans l'après-midi et lui donne

une dernière absolution dont elle est consciente puisqu'elle essaie de faire le signe de la Croix sans pouvoir l'achever. De toute la journée, les soeurs ne l'ont pas quittée. Les plus jeunes et la postulante resteront à son chevet juqu'à la fin, constatant avec admiration la vérité de la parole de Saint Vincent.

Le soir même, vers 10 heures, sans effort, sans un souffle, comme s'éteint une bougie, Soeur Léonie rendait à Dieu son âme de Fille de la Charité."

Devant cette mort si paisible, comment ne pas évoquer notre petite Soeur André des commencements de la Compagnie qui, interrogée par Saint Vincent, quelques instants avant sa mort, lui avait répondu :

"Je n'ai aucune peine, ni aucun remords sinon d'avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres. Quand j'allais par les villages voir ces bonnes gens, je volais tant j'avais de joie à les servir."

Servante des pauvres, Soeur Léonie est morte en pauvre. Elle qui avait su drainer de grosses sommes n'a jamais gardé un sou pour elle. A sa mort, son portemonnaie a été trouvé vide. Elle restera, pour beaucoup de ceux qui l'ont connue, le symbole de la vraie Fille de la Charité.

Laissons Saint Vincent tirer lui-même la conclusion de cette vie si pleine :

"Si Dieu donne une éternité bienheureuse à ceux qui n'ont donné aux pauvres qu'un verre d'eau, que donnera-t-il à la Fille de la Charité qui quitte tout et se donne elle-même pour les servir tout le long de sa vie ? Que lui donnera-t-il ? Oh ! cela n'est pas imaginable."
